

Fonction et utilité du patchwork littéraire

TROISIEME RESPIRATION : MARIA



*Femme vaporeuse, crayon de papier et acrylique
sur carton coloré © Xavier Hiron, 1996*

Nouvelles

MARIA

J'ai connu Maria il y a trois ans. Elle n'était qu'une frêle silhouette chétive ; qu'un de ces êtres transis que tout instant inquiète ou que la lune met en alerte. Jusqu'au jour improbable de notre rencontre, aucun être ne m'avait jamais paru aussi vide et absent que ce maigre corps élancé. Une absence, cependant, qui n'était pas tranquille. Une absence de pantomime. Ou quelque chose comme un vide malsain et nerveux. Quelque chose comme un désert feutré, peuplé d'affres et de songes. Mais elle tenait en cela la puissance effarante de son charme.

Car Maria était l'éclat de glace qui se brise sans bruit au milieu de la nuit et y abandonne ses forces. La voix de Maria portait les pauvres accents luisants de ces timbres anciennement fracassés qui tentent de se reconstituer. C'était, en somme, une voix sans combat, une voix déjà vieille. Maria n'était qu'une voix en sommeil, une terrible maladie...

Elle semblait une mésange grise qui s'érige, tant bien que mal, contre la formidable emprise hivernale. Entre ses larges paupières bleuies, ses yeux étaient posés, tel un gouffre. Oui, ses yeux étaient un gouffre de pierres et de lumières. Un vide de pensées aux limbes reléguées. Un vide toujours croissant, sous le couvert d'une nuit chuchotante. Et son teint prenait, au cœur même de ses silences, un grain de marbre poli, tandis que sa face paraissait se muer en un buste inerte et rigide, ou devenir un masque profond. Mais son corps frêle et figé comme une pierre restait constamment animé de puissants échos intérieurs.

Des cheveux raides et noirs alourdissaient encore cette immobilité peureuse de son visage. À force de combattre, ses traits étaient devenus blancs. D'un blanc de nacre. Et sa peau était de lune...

Nouvelles

* * *

Juillet naissait. Le ciel, tout autour de nous, avait tendu son habituelle profondeur d'azur. Il avait peint, telles d'évanescences Cyclades égrenées sur une mer de hasard, cette pâleur laiteuse des nuages. Eux passaient bravement, tels de simples jeux mouvants défilant au large sombre des années. Par-dessus les longues brumes froides du matin, d'innombrables reflets aux couleurs beiges et rosées dansaient, comme rejetés par l'été qui au loin renaissait, sur cet étonnant scintillement bleuâtre des blés. Leurs miroitements tranquilles mettaient à nu les dents charmantes des roches ligneuses, aux contreforts très escarpés des Alpes bernoises.

Car le dessin de l'horizon est heureux, en Valais. Le Rhône lui-même riait à pleines dents et son cours, calmement, jouait au bas des rives grises, parmi les grands vergers empesés de fruits ronds. Et sous le fleuve encore, il y avait ces parcelles de prés verts qui se laissaient deviner, et leurs céréales mûries s'organisaient harmonieusement au mitan des grands champs nappés de blondeur, telles de grandes couches laiteuses aux parfums bienfaisants.

La ville, dans son patient silence, était couleur de cendres et chantait ses odeurs de tabac. Sous ses effluves d'or, elle était propre et bien mise, telle une fille des campagnes qui valserait tendrement, tournoyant avec application au milieu des bourgades étincelantes de l'estive...

Ainsi, juillet renaissait tendrement tout autour de nous, lorsque je vis repartir Maria. En ce lit de bonheur, elle n'avait su trouver aucun repos tangible ni la moindre accalmie pour son âme. Aucune paix notable pour ses angoisses effrayantes. Et moi, je n'ai jamais perçu, durant les trois mois d'un séjour qui, sans doute aucun, fut sans un renouveau pour elle, le moindre sourire venir illuminer son visage mortel.

Les lèvres de Maria, pourtant, étaient impeccables... Elles étaient d'une allure parfaite. Certes, elles tenaient leur rôle sans faille ! Car les lèvres de Maria ne tremblaient pas, ou si peu, ni ne frémissaient

Nouvelles

lorsque montait cette folle détresse du soir, lorsque venait frapper à ses oreilles meurtries la sombre résonance du désespoir. Les lèvres de Maria paraissaient translucides. Sans maquillage aucun ni aucune franchise, elles ne cherchaient pas à tromper, ni même à convaincre. En elles venait seulement se cristalliser cet étonnant sursaut de dignité qui d'ordinaire agite la vie face au néant. Et sa vie, Maria la tenait pour ce néant. Elle la tenait pour cet abandon trop lourd et trop chargé d'histoire...

*

*

*

Maria habitait Berlin. Fille de berlinois, héritière de la guerre, elle avait eu le cœur déchiré en deux par la ville occidentale la plus honteuse de notre siècle. Après les raids et les bombes, les combats fratricides, ses yeux d'enfant s'étaient remplis d'une terreur aveuglante. Ils avaient vu soudain se briser en mille morceaux les paysages de sa jeunesse... Aussi avait-elle dû, au beau milieu des cris de femmes alarmées, en plein cœur du brasier qui sans cesse brûlait, d'un coup d'un seul, aliéner une partie d'elle-même, une moitié de son existence. Sans rien comprendre de ce qui se tramait tout autour d'elle, sa mémoire avait dû s'amnésier.

Depuis ce temps obscur, Maria gardait son mal enfoui. Elle cachait sa peur comme elle le pouvait, aussi maladroitement qu'une fillette blessée dans son orgueil. Tous ses mots, tous ses regards, tous ses gestes la ramenaient vers son angoisse. Sa cicatrice était ces longues balafres blanches d'immeubles anonymes dont les façades dépeuplées restaient à jamais éventrées. Elle était cette multitude des portes évidées et devenues à jamais interdites, comme de larges yeux qu'obstruaient d'immenses plages de briques rouges. Sa cicatrice était ce vague horizon noir qui s'élevait, invariablement, au fond de chaque ruelle sombre. Sa peur était ces miradors rouillés qui s'érigeaient aux angles de chaque mur, dans cette attente ardente et cependant inutile qu'ils savent nous infliger...

Car cette attente, c'était la crainte que ces géants rouillés ne se réveillent un jour, dans une imperceptible étincelle nocturne. Sa peur était d'entendre les sirènes grondantes et les cohortes galopantes,

Nouvelles

doublées de gros phares impudiques qui revenaient briller pour obscurcir la nuit. Sa crainte était de percevoir les bruits cruels qui montaient vers elle, quelquefois, après qu'aient retenti, là-bas - quelque chose venu d'ailleurs pour hurler à nos portes -, les faibles appels de voix. Malgré le temps inerte, tout ce temps qui durait ; malgré l'attente qui se répétait si lourdement, dans le silence de ses journées - oh, cette haine montante ! -, Maria tentait de taire cette plaie de son cœur comme le génocide d'elle-même.

Inéluctablement, chaque soir ranimait le tendre souvenir. La souffrance, très insensiblement, réveillait sa fine torture, et cette meurtrissure brûlait sourdement dans le creux vide laissé au fond de sa poitrine. Rien, autour d'elle, ne venait plus attiser la flamme déjà vieille de son existence. Non, rien ne venait plus, que cet obsédant sanglot à la gorge. Mais comment avait-il appris, ce long sanglot perpétuel, à ne jamais percer jusqu'au dehors... ?

*

*

*

Maria devait n'avoir eu qu'une poignée d'années au moment de la guerre. Berlin, pour elle, avait bercé quelques images pittoresques, quelques fragiles pensées aimables, enveloppant sa douce enfance aux yeux clairs, cette superbe sacrifiée. Dans le printemps frileux de sa jeune vie, par les ruelles étroites et les allées de terre, elle avait certainement dû se baisser, parfois, en un geste coutumier à toutes les jeunes filles, afin de glaner au hasard ses premières gerbes de fleurs. De son autre main frémissante, elle avait dû tenir bien chaudement celle, plus calme encore et autrement plus raffinée, d'une grande femme au teint triste.

Leurs deux sourires avaient eu la même profondeur sombre et nacrée. Pourtant, Maria aimait ce parc. Dans les quartiers tout proches, des odeurs lourdes traînaient, dispensées par les boutiques ambulantes, tandis que de longs accès de rires s'y mêlaient, accompagnés de ces paroles qu'elle ne comprit pas bien.

Maria avait aimé cette belle agitation matinale. Ses yeux encore enfantins, bien que précis et remplis d'un tendre émerveillement serein,

Nouvelles

se posaient sur la multitude des voitures luisantes, larges comme des autobus. Des gens s'interpellaient maladroitement ou grimaçaient devant la gare qui fumait de toutes ses bouches de vapeur. Autour d'elle, de vieilles machines noires écrivaient fermement, telles des bêtes de somme au repos, leurs symphonies muettes de panaches bleutés. Maria s'était sans doute retournée et avait frémi. « Regarde, maman... » avait-elle esquissé, en pointant d'un doigt craintif la majestueuse cuirasse grise d'une de ces bêtes de métal.

Ses gestes s'habituait encore à reconnaître, tandis que son esprit, épris d'une grisante liberté, cherchait à apprendre une contrée qui eût pu être à elle. Peut-être avait-elle imaginé, le soir, le long des quais bordés de faméliques lampadaires, ou au-delà même des images gravées dans l'épaisseur des bois empilés dans ses livres d'hiver, des labours sagement alignés ? Autour, un clocher s'y serait planté, bien campé sous ses ardoises enflammées. Plus haut encore, elle avait découvert cette forme vertigineuse des hirondelles jouant avec le cercle muet de la lune - à moins que ce ne fût la sphère ardente du soleil qu'une pluie s'ingéniait à vouloir transpercer... ?

Peu à peu, une humble fierté ou un orgueil mal assuré avait secrètement agité sa mère. La sage fillette, douillettement couvée au creux d'un grand fauteuil en cuir rond, apercevait enfin la fine silhouette maternelle, perdue au fond d'un étrange égarement. Alors, l'espace d'une seule seconde, elles avaient dû se confier l'une à l'autre un regard vif et pénétrant - un regard étrangement pensif... -. Un long frémissement muet les avait ensuite parcourues de concert, dans lequel avait pu éclater au grand jour ce sentiment parfait qui, toutes les deux, les habitait : leur amour véritable.

*

*

*

Lorsque mon esprit s'emporte à imaginer Maria heureuse, c'est cette époque lointaine qui me revient en pleine mémoire. C'est ce temps serein de l'existence où chacun croit vivre un long et pesant rêve inassouvi, mais qui reste à jamais nimbé des couleurs diaphanes des songes mythiques. Dans notre lente tourmente d'adultes qui nous

Nouvelles

envahit, souvent nous laissons perdre maladroitement ce petit être de notre enfance que la pesanteur des ans affaiblit.

Par la suite, le souvenir trompeur nous éloigne sûrement cet étranger à l'âme vide qui bientôt se noiera au loin. Et se perdent ainsi, et pour toujours, son corps si petit, ses pensées trop violentes, son pouvoir si fragile... L'effort que nous faisons pour se le remémorer devient à mesure trop intense et trop lourd, comme si un obstacle insurmontable avait fait irruption entre lui et nous... Dans cette flagrante dissolution des êtres, la puissance du temps présent nous arrache sans aucune merci le plus attendrissant de nous-même, nous séparant insensiblement de notre lourd passé, en nous isolant sans pitié de nos intimes souvenirs. Comment Diable, en effet, pourrions-nous être à la fois hier et demain ?

Même les nuits de Maria, toutes creuses et inassoupies, n'avaient pas cette saveur irréaliste pareille aux nôtres, ni la sagesse envahissante d'un repos stérile. Ses nuits n'étaient que le blême éveil de ses yeux vides. Le roc, au creux de la vallée, effaçait ses contours. La forêt était toute tremblante, tel un nuage changeant aux milliards de feuilles évanouies. Car Maria ne portait en elle pas plus de force qu'un arbre solitaire, qu'une main évasive, qu'une vie esseulée...

Tout cela se dissipait dans ses pupilles inertes et froides. L'horizon, au lointain, devenait subitement une image pulvérisée, comme irisée de pluies cristallines. Son être entier était comme battu par ces sons dérisoires où s'emplissait magnifiquement son attente insensée. Et dans ce noir qui lentement se refermait sur elle, tel un berceau faussement sécurisant, elle réchauffait doucement sa peur. À ses côtés, la forme paisible et insolente de son mari ne venait en rien troubler cette harmonie puissante, mais ô combien fragile, de ses silences.

*

*

*

Le Valais, en juillet, fermentait ses nuits blanches. Parfois, une bise sauvage naissait, tout en haut des sommets acérés. Vigoureuse et farouche comme un torrent gelé, lisse comme une herbe de janvier,

Nouvelles

belle comme une neige des prés. Elle en coiffait les têtes durant un long moment, avec des hurlements à faire japper les chiens. Mais elle restait perchée, arrogante et cruelle, comme une sorte de diablesse que le ciel aurait enfermée dans ses longs tournolements. Mais Maria restait comme hermétique à cette lente poétique...

Car attisant les nuits folles de leurs flammes scintillantes, souvent, les bises s'ingénient à faire battre le cœur, et la voûte et les chapelles du ciel. Les étoiles, sous elles, à l'unisson, se durcissent. Elles, elles observent les plaines, regardant les ruisseaux, affûtant leurs eaux lourdes. Elles toisent avec une insolence de géants les forêts clairsemées, les clairières qui dorment innocemment près des sources du temps. Car elles savent faire front, les bises... Et qu'ils soient vifs ou glacés, tous les arbres, sous elles, bientôt feront vibrer leurs troncs, de crainte ou bien de honte... Et tous tenteront de battre l'air de leurs branchages de liège.

Alors, sournoisement, elles s'apaisent un instant ; mais par jeu seulement. Puis semblent vouloir se dissiper ou se dissimuler parmi les champs. Par un ultime stratagème de brigand, dans ce sursaut sublime de caporal, elles concentrent leurs forces. Car soudain, dans cet élan magistral des galops de l'océan, dans cette fougue inimitable des éclairs surhumains, elles libèreront leurs lourds chevaux - chevaux de guerre, certainement, à la forte encolure trapue - ; et à travers leurs sillages rugissants, dans cette longue course effrénée de leurs fers, tous les déferlements de l'ombre vous plaqueront à terre.

L'espace, en un instant, deviendra ce fort dévalement de leurs puissants hennissements. Et ce grand vide ne sera plus que folle galopade, que lourds vacarmes trébuchants, qu'égratignures volées aux branches. Se changera soudain sa vacuité ancienne en une seule avalanche de vents. Puis toutes leurs projections de bourrasques vibrantes s'écraseront sur les ardoises grises des chalets... Tout ne sera plus qu'agonies douloureuses de tavaillons ; que longs gémissements de planches qui se déverseront aux fines cheminées sublimes, et les sons langoureux qui s'y mêleront joueront ensemble tous les concerts des bises !

Car elles, elles vont ainsi : parcourant cette terre et gambadant au ciel, pour chanter de par les plaines l'immense torture du monde...

Nouvelles

Alors, dans cet enchantement sévère, Maria se lève. Dehors, par-devant les murs de pierres tendres, la belle intempérie violente veut encore étendre ses sortilèges, ses hauts ricanements. Peu à peu, les grands envoûtements agissent sournoisement au cœur même des herbes, dans les veines frileuses du bois, sur cette maille dormante des eaux. Un vieux concert de bruits s'amplifie à mesure de quelques visions enfumées, des longs échos de leurs mirages tenaces.

Alors, brusquement, la forêt paraît descendre des montagnes, sous les bâtons de foudre. La pluie les accompagne, parfois, toute chaude et transpercée d'éclairs. Et avec elle, cette onction maléfique des longues gouttes éclatées qui âprement viendra s'écraser sur le calcaire des falaises dissoutes !

*

*

*

Tout le ciel s'ionise et la terre s'électrifie. La nuit perd ses contrôles. La tempête se joue, tel un félin d'airain, des troncs d'arbres dressés et des murs délavés ; et elle les détrempe et les ballote en ses vagues énormes. Insensiblement, sous ses à-coups de forge répétés, les chalets deviennent minuscules, et plus aucune habitation n'aura échelle humaine... Plus tard, cette tempête qui souffle liquéfiera le verre, tandis que sa brutalité tentera de s'immiscer au plus profond des êtres.

Maria, tout entière absorbée par cette bise fière, bientôt va retomber sous l'emprise d'une furieuse agitation. Car elle se bat et réplique. Contre cet insensé échauffement des sangs, contre l'assaut édifiant de l'éther sur ses nerfs, Maria réveille ses agissements. Afin de refouler hors d'elle ce long envahissement des sens et de son corps, Maria n'aura trouvé aucun autre remède que d'occuper son esprit.

Elle se dresse ainsi sous la clameur spectrale du ciel qui chante ses louanges, ressemblant à s'y méprendre à la puissante déraison des hommes. Légère et pleine d'empressements, elle court en un instant plaquer une oreille attentive sur la porte qui clôt le sommeil de ses fils. Puis, tordant ses doigts jusqu'à ne plus sentir cette douleur extrême qui la taraude, recroquevillant ses ongles sous la chair de ses doigts frêles,

Nouvelles

elle descend, chétive, près du fourneau à bois pour se baigner de sa chaleur.

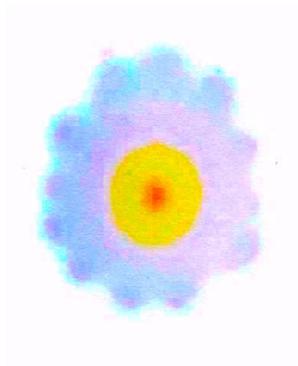
Puis Maria posera sa joue légèrement rosie près du crépitement du feu qui ronronne déjà, lui racontant tout bas la complainte des suppliciés. L'odeur est neuve et rassurante. Dans la lueur à peine perceptible d'une flamme qui subtilement s'ébroue autour de la bûche de pin, Maria gagnera, pour quelques heures seulement, sa désolante tranquillité.

Toutes les nuits de Maria se passaient ainsi. Elles étaient blanches comme la lune, noires comme le feu qui fume. Elles étaient sombres et dures, parées de silence, teintées de contraste absolu, telle que la conscience des peuples en armes. En elle, les nuits de Maria devenaient le pendant inquiétant du miroir des heures indolentes qui, peu à peu, font monter aux cœurs cette haine vilaine. Sûres comme du vin, viciées comme l'ivresse, elles étaient toutes froides et rugueuses ; ou bien longues et solitaires, tel un diamant...

Les nuits de Maria étaient brumeuses et éveillées. Les jours de Maria, quant à eux, n'étaient que des silences perdus dans l'espace du temps. Des non-lieux de sa fragile résistance, tel un habit du non-être, comme le vide d'une vie. Les journées de Maria ressemblaient à l'absence de tout : tel l'évanouissement immaculé d'une chose impalpable. Dans ses nuits, cependant, il y avait un monde qui grondait sourdement et qui, telle une source sulfureuse, une foule sans nombre, murmurait plus fort, prenant comme un relief. Et Maria, paradoxalement, semblait renaître à ces chuchotements...

Oui, Maria semblait enfin renaître ! Et pourtant, ses nuits étaient toutes acides... Car les nuits de Maria étaient remplies du fort poison de ceux qui n'osent même plus jouir de l'espérance de la mort.

Nouvelles



Soleil n°5, fichier numérique retravaillé © Xavier Hiron, 2019